

cère que vous aviez souvent donnée à notre pays, il est certain que vous auriez été exclus, comme l'ont été toutes les nations de l'Occident. Maintenant que vous êtes en possession de ce privilège, je veux bien que vous continuiez d'en jouir ; mais je me garderai de l'étendre à quelque autre peuple que ce soit ; car il est plus facile de maintenir une digue en bon état de conservation, que d'empêcher l'agrandissement des brèches qu'on y laisse faire. J'ai donné à mes officiers des ordres en conséquence, et l'avenir vous prouvera que notre politique est plus sage que celle de l'empire chinois."

BRÉSIL.

—L'*Antilope*, le premier bâtiment à système mixte, c'est-à-dire ayant la vapeur pour auxiliaire de sa voiture, et mu par une hélice, est arrivé à Liverpool, de retour de son voyage au Brésil. Il est le premier qui ait traversé l'Atlantique. Il a devancé la frégate anglaise la *Daphné*, partie de Rio seize jours avant lui, et le *Speider*, paquebot à voiles, parti douze jours auparavant.

L'arrivée de ce bâtiment à Rio a produit la plus grande sensation. L'empereur du Brésil s'est rendu à bord. Tous les ministres, les sénateurs, les députés, ont voulu visiter ce bâtiment. Le capitaine anglais l'a fait marcher, et grande a été la surprise de Sa Majesté impériale en apprenant que le bâtiment n'était plus à l'ancre. L'empereur n'avait pas senti le moindre mouvement.

AGRICULTURE, ÉCONOMIE RURALE.

Voulez-vous vous faire quelque idée de l'état de notre agriculture et surtout de l'économie rurale. Voyagez dans nos campagnes, et voyez vers la fin de l'hiver à la porte des granges celui des Bestiaux. Vous les trouverez généralement maigres, souvent faibles, couverts de fumiers qui s'attache à leur poil et qui ne tombé guères que dans les derniers jours du printemps lorsqu'ils se sont nourris d'herbes dans les pâturages.

Les principales causes de leur maigreur est la misérable nourriture qu'on leur donne pendant l'hiver. Telle est la cause de l'état de langueur qu'ils éprouvent. La santé ne leur revient que dans les beaux jours qu'ils reprennent aussi de l'embonpoint.

Leur santé d'ailleurs souffre beaucoup de ce défaut de propreté qui prévient la transpiration de l'air impur qu'ils respirent trop souvent dans des bâtiments dans lesquels on laisse amonceler leurs ordures ; de l'absence de frictions comme celle qu'emploient les cultivateurs industrieux pour les fortifier, sans compter qu'elles ont le salutaire effet d'augmenter la quantité du lait pour les vaches, et qui suppléent d'ailleurs au défaut d'exercices qui leur est si nécessaire et qu'elles ne prennent guères que l'été, lorsqu'elles vont dans les champs, prendre leur nourriture.

Qu'on calcule maintenant la perte énorme que fait le Cultivateur dont les vaches mal nourries, comme plus mal soignées ne peuvent par cette raison lui donner du lait qu'en très-petite quantité, souvent point du tout pendant l'hiver d'abord, et n'en donnent ensuite que fort tard dans la belle saison.

Je n'irai pas plus loin pour le moment sur ce sujet. Mais je dois prier le lecteur de se rappeler quel est le système de culture de la Flandre, imité dans plusieurs parties de l'Europe avec tant de succès, surtout par l'Angleterre qui lui doit d'avoir pu dans l'espace de moins d'un demi-siècle décupler les productions de son sol, comme de l'économie rurale.

On ne saurait jamais trop souvent revenir sur un sujet d'une importance aussi vitale et faire sentir à ceux qui peuvent exercer quelque influence sur nos cultivateurs la nécessité de redoubler d'efforts pour leur faire connaître tout l'avantage qu'ils recueilleraient de mettre ce système en pratique.

Il a d'ailleurs l'avantage inappréciable d'être susceptible de pouvoir être exposé d'une manière aussi claire et courte que possible.

Comme on l'a fait déjà si souvent remarquer dans l'*Aurore*, la véritable source des richesses du cultivateur se trouve dans l'abondance des récoltes de grains qu'il ne peut se procurer qu'à force d'engrais, surtout dans les terres qui, comme on dit dans le pays, commencent à vieillir. Ceux-ci ne peuvent s'obtenir qu'au moyen d'un grand nombre de bestiaux, qu'il n'est pas possible de nourrir sans légumes, particulièrement sans les bêtes et les carottes dont la culture produit de quatre à cinq fois plus de nourriture par rapport que celle des céréales, même souvent davantage, à proportion des soins qu'on donne à ce genre de culture. Ajoutons que le produit moyen de ces légumes n'est pas moins de vingt milliers pesant par arpent, sans compter qu'ils peuvent servir à la nourriture de l'homme comme à celle des bestiaux, d'un côté, que de l'autre, leur usage est plus favorable à la santé que celui des pommes de terre, ou patates.

Ces considérations sont bien dignes sans doute de fixer l'attention de toutes les personnes qui s'intéressent à la prospérité du pays. Le commerce puisque toute espèce d'industrie ne peut prospérer qu'à l'aide de l'agriculture. Les profits qu'on peut se promettre dans toutes les professions s'accroissent à proportion de l'augmentation de ces produits comme de ceux de l'économie rurale.

Tous ceux qui s'occuperaient d'une manière active des moyens de les multiplier, ne travailleraient pas moins pour l'avancement de leur intérêt personnel, que pour celui de nos compatriotes.

Il appartiendrait ce semble aux membres des diverses sociétés d'agriculture, de faire comme dans plusieurs contrées de l'Europe, tout ce qui dépendrait d'eux pour propager la pratique de ce système à l'aide duquel, seul, il est possible d'espérer quelque amélioration dans le sort de nos cultivateurs et généralement de tous nos concitoyens.

L'offre et la distribution de peines pour le propager ne pourrait, sans doute ici comme ailleurs, manquer d'avoir avec le temps, d'heureux résultats.

Ces sociétés rendraient les plus grands services en faisant la même chose, par rapport aux prairies artificielles et pour encourager l'usage de joindre aux semences de céréales des graines de plantes graminées seul moyen d'avoir de bons pâturages dans les terres anciennes et même par contre-coup d'obtenir d'abondantes récoltes de toute espèce.

Personne ne peut sans doute ignorer le mot du célèbre ministre Sully ; que, labourage et pâturage sont les deux mamelles de l'état, ailleurs l'amélioration de l'état de notre agriculture est pour nous l'ancre de miséricorde.

Aurore.

UNE COMMISSION MILITAIRE AU MEXIQUE.

Ceci est de l'histoire.

Le Président instructeur, un Prévenu.

Le président (chantonnant).—Smith ! Smith ! approchez prévenu, et donnez-vous la peine de ne pas vous asseoir. Votre nom !

Le prévenu.—Smith.

Le président.—Smith ! Smith ! mon garçon, je connais ça moi. Vous avez volé avec effraction, une *housse* mexicaine ?

—Jamais.

—Smith ! Smith ! c'est convenu vous êtes tous de parfaits honnêtes gens. Vous avez volé avec effraction et fausses clefs ?

Mais non. je suis détenu pour insoumission, à ce qu'on prétend.

—Pour insoumission au code pénal. Smith ! Smith ! c'est bien cela.

—Ce n'est pas cela du tout. Je suis William Smith.

—Les prénoms, n'y font rien. Après ça, nous avons d'autres Smith. Voyons un peu. Smith faussaire, Smith des travaux forcés, Smith insoumis...

—C'est moi.

—Il fallait donc le dire plutôt.

—C'est par là que j'ai commencé.

—Smith ! Smith ! nous disions donc que vous êtes réfractaire.

—Pas du tout. Je me suis engagé lors du premier envoi de volontaires.

—Et vous n'avez pas rejoint votre corps.

—Mais si, à preuve que j'ai fait six mois sous les drapeaux.

—Vous redeviez six mois encore au gouvernement.

—Je ne dois rien du tout. Je m'étais engagé pour six mois et mon tems est fini.

A d'autres ! Pourquoi donc vous poursuivrait-on ?

—C'est ce que j'allais avoir l'honneur de vous demander.

—Smith ! Smith ! les magistrats rendent des arrêts et non pas des réponses. Nous allons écrire au ministre de la guerre pour avoir des renseignements sur votre compte, Smith.

—C'est ça que je demande depuis huit jours.

—Smith ! Smith ! On n'a pas que vous à penser. Vous allez provisoirement vous rendre à la garde du camp, et dans une quinzaine ou un mois le plus tard, nous examinerons votre affaire.

—Mais Monsieur...

—Mais, vous-même Smith ! Smith ! sergent, conduisez ce garçon au dépôt. A un mois, jeune homme.

Le pauvre prétendu réfractaire fut enfermé, et conciergérisé ; puis, enfin, au bout d'un mois, amené à la chambre de la commission militaire pour être poussé à la porte.

—Prévenu, dit le président, il paraît qu'il y avait erreur de personne à l'égard de la vôtre ; vous êtes libre ; votre innocence a été reconnue.

—Mais avec tout cela j'ai passé un mois à la garde du camp.

—Vingt et neuf jours et demi.

—Vingt et neuf jours et demi et cinq heures.

—Après ? qu'est ce que vous réclamez ?

—Je réclame le mois de travail qu'on m'a fait perdre. C'est quatre-vingt-dix piastres que la justice me doit.

—La justice ne paie pas ces dettes-là.

—Mais, pourtant, c'est elle qui a fait la boulette.

—Et c'est vous qui l'avez gobée. Après ?

—C'est une infamie qu'on emprisonne un pauvre homme pour une erreur, et qu'ensuite on le renvoie sans lui rendre le pain qu'on a enlevé, pendant un mois, à sa femme et à ses enfants.

—C'est comme ça que ça se pratique ordinairement. Après ?

—Après, j'écrirai aux journaux.

—Écrivez au diable, et allez-y. Sergent, poussez-moi monsieur à la porte avec l'urbanité qui vous caractérise.

(Le prévenu est conduit avec deux poussades et un renfoncement, et force reste à la justice.)